

et se confondait avec son teint et ses mains d'ivoire ; un voile de mousseline, parsemé d'étoiles d'argent, partant du haut de sa coiffure retombait en arrière, et comme pour se garantir du souffle de l'air, la princesse malade ramenait ce voile en avant, et s'en enveloppait tout entière. Sur cette chaise de repos, d'une couleur foncée, cette figure blanche formait contraste. Pour rendre ce contraste plus frappant encore, Isabelle d'Écosse, assise aux pieds de la reine, avait une robe rose, moins rose que ses joues, et un éclat de parure qui ajoutait à sa brillante fraîcheur.

Quand les portes de la salle du banquet s'ouvrirent et que le grand officier de la bouche du roi parut avec la serviette déployée, Charles présenta la main à la duchesse de Bretagne, et François, en ayant obtenu la permission du roi, offrit la sienne à la reine de France. Pendant qu'on donnait à laver avec de l'eau de rose, dans des vases de vermeil, une douce mélodie se faisait entendre. Sous un même dais élevé au-dessus de la table, Charles se plaça avec Marie d'Anjou et Isabelle d'Écosse ; en face du roi était le siège de François ; un peu plus bas, celui du comte de Guingamp. Ce prince timide et modeste semblait souffrir au milieu de toutes ces pompes ; entièrement vêtu de noir, le regard baissé, gardant le silence, on voyait qu'il regrettait la paix de sa retraite solitaire : c'était un ermite condamné aux plaisirs, un saint redoutant la tentation au milieu des délices.

Dans une partie moins élevée de la salle, se trouvaient les tables des nobles convives invités par le roi ; les plus puissants seigneurs français étaient assis à côté de ce que la Bretagne avait de plus illustre.

Dunois, Tanneguy Duchastel, Christophe de Harcourt